

CINEMA

Quand la comédie sentimentale se prend un électrochoc

Avec "Punch Drunk Love" le réalisateur P.T. Anderson s'est fait une faveur: pour éviter l'ennui et pour se divertir lui-même, il bouscule les règles des genres auxquels il s'intéresse.

Comment réussir une comédie romantique avec Adam Sandler, cet acteur qui est au cinéma américain ce que Bernard Menez est au cinéma français et Emily Watson, dont le talent est inversement proportionnel à celui de Sandler.

Seul P.T. Anderson pouvait se coller à cet improbable assemblage avec autant de brio que de malice, pulvérisant joyeusement les règles engluées de la comédie romantique.

Le choix d'Adam Sandler, champion du navet made in America, chouchou des adolescents attardés et des adultes au QI inférieur à 60, s'il est une surprise, venant du metteur en scène de "Magnolia" et de "Boogie Nights", reflète pourtant la recherche perpétuelle de l'inattendu du réalisateur. Souvenons-nous du rôle de Tom Cruise en obsédé sexuel dans Magnolia. Nul n'aurait osé lui proposer ce second rôle, sauf P.T. Anderson.

Sept soeurs dérangeantes

Sandler interprète donc le rôle de Barry, un vendeur de produits tous plus invendables les uns que les autres. Le voilà à tenter de fourguer des brosse à WC au manche rempli de bonbons pendant qu'une de

ses sept soeurs ne cesse de le déranger pour des petits rien. Materné à la puissance sept, le pauvre Barry voit sa vie sentimentale prise en charge par ses frangines, dont l'aboutissement suprême serait de lui coller une nana dans les bras, et cela, rien que grâce à elles! Cela a évidemment un prix, et cela coûte cher à Barry en harcèlements divers, privation d'intimité; de liberté de mouvement, chantage affectif, toute la panoplie du frerot à la virilité étouffée.

C'est par ce biais que l'adorable Lena (Emily Watson, enfin dans une comédie) fait irruption dans la vie de Barry qui de son côté semble plus attiré par le pudding dont il achète des palettes entières.

On se demande où ce diable de P.T. Anderson va nous emmener cette fois-ci. Après la pluie de grenouilles de "Magnolia", et l'explosion d'une voiture en guise d'intro dans "Punch Drunk Love", le spectateur sait qu'avec ce film, il ne sera pas promené sur les sentiers battus et rebattus de la comédie sentimentale. C'est principalement du travail sur les sons que nous vient la surprise: ici, la musique n'est pas utilisée pour enrober les sentiments, mais plutôt pour créer tour à tour la tension et le rire, lequel surgit aussi bien des répliques que des décalages

sonores. Ce rapport au son rappelle inmanquablement Jacques Tati, ce dont Anderson ne sa cache pas: "Tati est une influence majeure pour moi. Sa façon d'utiliser le son fut révolutionnaire. Je me suis inscrit dans cette voie, d'abord de manière inconsciente puis, cela m'est apparu plus clai-

rement dans 'Playtime'. J'écris en pensant à la musique, c'est elle qui me conduit émotionnellement".

Si Anderson apprécie tant bousculer les règles des genres auxquels il s'intéresse, il s'agit avant tout de le faire pour se divertir lui-même, éviter l'ennui: "Quoi de plus ennuyeux qu'une comédie romantique aujourd'hui? C'est tellement codifié, routinier, il n'y a plus d'amour entre les personnages. Il ne s'agit pas de chercher le contre-pied, de faire le contraire, mais plutôt d'être sincère, par rapport à ce que je ressens". Dans "Punch Drunk Love", vous ne trouverez pas ces obstacles se multipliant sur la route des deux

coeurs solitaires, seulement les sept soeurs qui se chargent de dégouter le héros des femmes, au point qu'il souhaiterait que la nature l'ait fait homosexuel. Si Adam Sandler n'est pas un second Jim Carrey arraché à ce qu'Hollywood fait de pire, il tient quand-même la route, sans pour autant tenir le volant, ce dont se charge avec bonheur le reste de la distribution.

Séverine Rossewy

Au Ciné Utopolis



Lena (Emily Watson, enfin dans une comédie) qui fait irruption dans la vie de Barry.

CONCERT

Engagement hallucinant

"Asian Dub Foundation" est un collectif britannique d'origine indienne qui a réussi à s'imposer comme un groupe phare de la scène asian beat. En concert le 20 mai à l'Atelier.

"Asian Dub Foundation" ont fait exploser la jungle avec leurs sonorités métissées uniques qui mêlent des rythmiques ragga-jungle, des lignes de basse indo-dub, des riffs de guitare inspirés de sons de sitars ainsi que quelques résonances de musique indo-traditionnelle, le tout agrémenté de textes politiques et engagés débités à une vitesse hallucinante par le rappeur Master D (Deedar Zarman) qui déborde d'énergie.

Massive, not passive!

En 1993, Doctor Das (basse), Deedar (rap) et Pandit G (plati-nes) se regroupent pour monter un sound system. Ils produisent alors un show jungle-punk dans les fêtes londoniennes underground et anti-racistes. Deux ans plus tard, se joignent à eux Chandrasonic (guitare) et Sun-j (synthétiseurs). Deux arrivées qui font aller le groupe dans une toute autre direction et voilà "Asian Dub Foundation" au grand complet. Ils sortent alors leur premier album "Facts and Fictions" une véritable perle en matière auditive. On trouve toujours au travers de leurs

morceaux un gros et bon son agrémenté par des influences orientales et des lyrics assassins envers les gouvernements capitalistes. Leurs thèmes favoris sont le respect, la tolérance et la coopération. D'ailleurs chaque membre du groupe participe à l'écriture des textes. En effet, ils défendent avec beaucoup de conviction les larges idées qu'ils ont

à propos de la tolérance, la paix, l'égalité devant l'éducation, et la justice. Ils militent également pour la libération d'un homme abusivement emprisonné au travers de l'album "Free Satpal Ram". S'ils sont fidèles à leurs habitudes, on peut d'ailleurs s'attendre à ce que la scène de l'Atelier soit ornée du visuel de Satpal Ram.

Ils ont d'abord dû se battre pour arriver à se faire reconnaître en Grande-Bretagne, car leurs textes sont trop politisés et engagés, et ils dégagent une image bien trop éloignée de la classique brit-pop. Ces difficultés d'acceptation par le

public britannique les amène à sortir de leur territoire et exporter leurs bonnes paroles ailleurs. C'est l'occasion pour ce groupe anglo-indopakistanaise d'acquérir l'extraordinaire puissance et énergie de leurs prestations scéniques, notamment en France où le public les accueille à bras ouverts. Il leur a fallu attendre 1998 pour être enfin reconnus sur leur île, et ce grâce à la découverte de la recette miracle qui allie le rock aux ambiances indiennes, techno, reggae, hip-hop, funk, ragga, dub et même acid house. Ils ont désormais atteint un tel renom que le monde entier se les arrache. Après un départ difficile, voilà enfin leurs efforts récompensés.

Au fil du temps, la formule de ce groupe bourré d'énergie demeure inchangée, le résultat est toujours aussi spectaculaire. Dans leur dernier album "Enemy Of The Enemy", ils se sont néanmoins offert une invitée de choix, sur le morceau "1000 Mirrors", avec la chanteuse irlandaise Sinnead O'Connor qui illumine cette chanson imprégnée de dub atmosphérique, sans oublier la présence des talentueux Ghetto Priest et Ed O'Brien de "Radiohead". Au travers d'"Enemy Of The Enemy", peu de changement par rapport aux précédents albums. A part le départ de Deedar, on retrouve les riffs tranchants de guitare et les basses profondes dans

un somptueux mélange devenu la marque de fabrique d'"Asian Dub Foundation" et faisant l'exclusivité de ces artistes.

A voir sur scène absolument!

Quoi qu'il en soit, c'est sur scène que la musique d'"Asian Dub Foundation" prend toute son ampleur. Leurs concerts évoluent au rythme des lourds sons de tambours domptés par le passionné Deedar, sur lesquels viennent se greffer les riffs rock de Chandrasonic et les lignes de basse indo-dub de Doctor Das. Ces mélanges habilement combinés dégagent d'intenses sensations; un pur bonheur.

Céline Rietsch

Le concert de la "Asian Dub Foundation" prévu pour le mardi 22 avril à l'Atelier a été reporté au 20 mai.

